

André Michel au coeur des Montagnais

Louise Beaudry

Volume 40, Number 163, Summer 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/53378ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Beaudry, L. (1996). André Michel au coeur des Montagnais. *Vie des arts*, 40(163), 48–50.

ANDRÉ MICHEL

AU COEUR
DES MONTAGNAIS

Louise Beaudry

■
Témoigner d'une culture
en voie d'éclatement relève
d'une passion. Cette passion,
l'artiste André Michel
l'exprime pour les Montagnais.
À leurs côtés, au début
des années soixante-dix,
sur la Côte-Nord, il s'est
imprégné de leur monde.

Il a marché silencieusement dans les bois avec certains d'entre eux, il a campé en leur compagnie, il a partagé leur nourriture. Auprès des Montagnais, André Michel est devenu l'un des leurs, il a gagné leur amitié. Les actes de cette vie quotidienne ainsi vécue ont prodigué au peintre matière à réflexion sur une culture en crise, sur une ethnie près de disparaître. Croquant sur le vif ses compagnons sur papier ou les peignant sur toile dans des scènes plus élaborées, André Michel a produit une œuvre qui montre les Montagnais confrontés à une réalité ambivalente constituée d'une part, d'un passé riche de leurs traditions amérindiennes qu'il leur paraît indispensable de sauvegarder pour les générations futures et d'autre part, d'un présent fortement marqué par les valeurs nord-américaines de consommation.

Afin de bien saisir l'ampleur de la démarche d'André Michel, il importe de rappeler que l'artiste a mis sur pied un premier musée en 1976 dans le site du Vieux Poste à Sept-Iles et, dix ans plus tard, le Musée régional de la Côte-Nord.¹



André Michel
Photographies: Robert Murphy/Robert Gosselin

LE PATRIMOINE
MONTAGNAIS

Et justement, pour rendre hommage à son opiniâtre travail de préservation de la mémoire de la culture amérindienne, ces musées présentent, au cours de l'été, deux expositions des œuvres d'André Michel. Cette initiative poursuit celle qu'a matérialisée le Musée de l'Homme à

Paris, où plus de 150 000 visiteurs ont admiré, entre octobre 1995 et mars 1996, l'exposition intitulée *Les Indiens Montagnais du Québec Entre deux mondes* (Voir Vie des Arts n° 162, hiver 1995-1996) regroupant de nombreux artefacts amérindiens dont un campement moderne et plus d'une soixantaine d'œuvres picturales d'André Michel. Cette



Je ne mange plus de viande depuis
que mon père ne va plus au caribou 1992
Huile sur toile
81 x 117 cm
Photographe: Yves Sauvegeau

« Dans le bois, j'ai bu le thé, mangé la viande de caribou séchée ou en poudre, accompagnée de graisse d'ours et goûté la galette; j'ai su marcher des journées interminables dans leurs pas sans dire mot. Plus simplement, j'ai essayé de faire oublier une présence blanche.

J'ai pu constater ainsi qu'il est vrai que l'Amérindien vit si près de la nature qu'il en fait partie; qu'au fond de lui, il était et est un écologiste; qu'il respecte toujours la terre, les eaux et tous les animaux; qu'il voit, le soleil et le ciel comme son père, et la terre comme sa mère et les animaux comme ses frères—valeur dont il est fier—que comme ses ancêtres, il respecte les droits de tout ce qui vit, qu'il tue seulement ce qui est nécessaire et jamais sans raison, qu'il aime rire de tout et de rien, des autres comme de lui, qu'il accorde une grande importance aux rêves transmetteurs de la voix des esprits, ainsi qu'aux contes et légendes qui tiennent une grande place dans la vie du Montagnais; que pour ce même Montagnais, la religion n'est pas une activité passagère, c'est tout son mode de vie. Il croit en la force de l'esprit et à l'immanence du Grand Esprit sur la nature et les animaux.

Mais j'ai pu constater que beaucoup passent moins de temps dans le bois et plus de temps au village, que d'après les vieux, la chasse et la trappe comme mode de vie ont bien changé, que ces mêmes vieux se demandent ce que sera l'avenir pour les jeunes et si le choix qu'ils font entre les traditions et notre société de consommation ne peut avoir un minimum de compromis.

« Quand on sera mort, il n'y aura plus d'Indiens », m'a dit l'un d'eux.

Les œuvres qui vous sont présentées ne sont qu'un humble témoignage de mes rapports avec un peuple que j'admire. »

André Michel

exposition avait été préparée conjointement avec le Musée de la Civilisation de Québec. À leur tour donc, le Musée régional de la Côte-Nord et le Musée amérindien de Pointe-Bleue présenteront des œuvres sur toile et sur papier de l'artiste, de même qu'une murale intitulée *Hommage au peuple montagnais* (1983) où figurent neuf villages amérindiens. La murale appartient au Musée de Pointe-Bleue. Merveilleuse reconnaissance de cet établissement fondé et dirigé par des autochtones qui souligne la contribution et la valeur des œuvres d'André Michel désormais associées au patrimoine montagnais.

En peinture, la perception d'André Michel ne se traduit pas sous la forme d'images exotiques ou folkloriques. Il ne s'agit pas d'images d'Épinal. La construction scénique des œuvres comporte une symbolique reliée à la réalité montagnaise, inspirée des observations mais aussi des expériences du peintre. Dans les années soixante-dix, dessins et peintures portaient principalement sur les paysages; ils présentaient également des Amé-

rindiens vaquant à leurs tâches quotidiennes. Au caractère anecdotique, correspond une composition traditionnelle que soutient une gamme chromatique simplifiée dans les tons de brun bistre mettant en valeur la qualité graphique de l'image.

L'ÉCLAT ET LA FRAGILITÉ

Au début des années quatre-vingt, l'artiste porte davantage son attention sur la connotation sociale de ses mises en scène. Sans doute la mort de Jean-Marie MacKenzie, son meilleur ami, l'amène-t-elle à une réflexion plus approfondie.

Ainsi, la composition change (dans les tons de rouge, bleu, noir, jaune) et les champs de couleurs s'ouvrent à des modulations plus apparentées à la culture montagnaise. Elles intègrent l'iconographie et la symbolique de cette culture. Par exemple, l'espace pictural apparaît compartimenté en rectangles ou en carrés. Le traitement iconographique des scènes est étalé à travers la largeur du tableau, telle une frise dévoilant les moments d'un événement mythologique. L'histoire ainsi racontée fait toutefois référence aux personnages réellement rencontrés par l'artiste, et à leurs véritables préoccupations. Les plans compartimentés revêtent alors différentes valeurs symboliques. Certains rectangles vides témoignent de la précarité de l'avenir pour l'Amérindien, les plans carrés équilibrent une compo-

sition riche en détails visuels cisailés de lignes obliques, verticales et horizontales. Parfois, cette « grille » oppose le passé au présent et montre le passé qui vient s'éteindre au pied du présent (*Au téléphone avec le passé*, 1992, huile sur toile).

L'affinité du peintre avec cette communauté se manifeste non seulement par des couleurs vives mais encore par des lignes brisées ou parallèles, des serpents aussi qui rappellent des motifs autochtones anciens. En définitive, l'artiste exploite la structure spatiale pour mettre en lumière de façon explicite l'iconographie du réalisme ethnographique contemporain.

Certes, les créations d'André Michel poursuivent une tradition entamée au Canada par les peintres Paul Kane (1810-1971) et Frederick Arthur Werner (1836-1928). Ceux-ci annotaient sous la forme de croquis sur papier et de peintures sur toile leurs observations des us et coutumes des Amérindiens. Les tableaux d'André Michel se démarquent nettement de ceux de ses prédécesseurs en ceci qu'ils dégagent une chaleur intime qui non seulement ne cache pas mais souligne l'attachement voire l'appartenance de l'artiste à une communauté en crise, une communauté qui lutte pour la survie de son identité. Cette subjectivité si moderne est poignante; elle est proche de notre sensibilité au point de nous rappeler notre propre fragilité. □



ANDRÉ MICHEL

Né en Provence en 1945, André Michel fait ses études aux Beaux-Arts d'Avignon. En 1964, il obtient un baccalauréat en philosophie. Il quitte la France, en 1967, pour s'installer à l'île de la Réunion dans l'océan Indien.

C'est en 1970 qu'il arrive à Montréal pour une exposition à la galerie du Café des Artistes. Il en profite pour visiter le Canada. Fasciné par les paysages dépouillés du Nord du Québec, il décide de rester quelques mois à Sept-Îles. Il y vivra plus de 15 ans et partagera régulièrement sa vie avec les Indiens montagnais. Fondateur, en 1975, du premier Musée des Sept-Îles, il construira en 1985, le Musée régional de la Côte-Nord. Président de la Société des musées québécois, en 1985, il en obtient le Prix d'excellence pour ses réalisations en 1987. En 1988, il devient président du Conseil de la peinture du Québec. Aujourd'hui, résident de Mont-Saint-Hilaire, il a fondé, en 1995, le Musée d'art de Mont-Saint-Hilaire en l'honneur de Paul-Émile Borduas.

Ces dernières années, ses œuvres ont été présentées dans plusieurs musées à travers le monde. Le Musée de l'Homme, à Paris, lui a consacré une importante rétrospective durant six mois, intitulée *Les Indiens Montagnais du Québec Entre deux mondes*.



¹ Le Musée régional de la Côte-Nord fête en 1996 son vingtième anniversaire au titre de Corporation et les dix ans de sa création.

Jadis quand on tuait du caribou, c'était le festin traditionnel, 1992
Huile sur toile
61 x 51 cm